

Compte rendu, concert. Toulouse ; Halle-aux-Grains, le 26 septembre 2016. Haydn, Mozart ; Brahms, Beethoven. Murray Perahia, piano.

Murray Perahia : l'humanisme fait musique

Grâce à une direction artistique commune, Les Grands Interprètes et Piano aux Jacobins ont invité un artiste rare et précieux, le pianiste d'origine américaine Murray Perahia. Cet artiste est l'un des plus profonds et des plus humains parmi les pianistes actuels. Il semble ne pas céder à la pression du toujours plus et du plus vite possible. Son répertoire est harmonieux, patiemment construit non pas vers davantage d'œuvres mais vers un approfondissement, vers plus de beauté.

Il a su rencontrer et être apprécié des plus grands. Pour n'en citer que deux : Pablo Casals l'humaniste et Wladimir Horowitz le pianiste sublime. De plus, il est apprécié des plus grands et des plus rares, comme son ami Radu Lupu. Le programme de ce soir d'une immense profondeur a été bâti autour des compositeurs majeurs de son répertoire. De Haydn, il a choisi les Variations qui sont écrites dans l'après-coup de la mort de Mozart, son fils choisi, son frère en musique. Avec une pondération exacte, Murray Perahia a développé un propos d'une grande concentration, dans un son mordoré avec des élans de notes piquées comme une âme qui s'envole. Haydn savait sortir trop rarement du « joli et poli », et sous les doigts magiques de Perahia, toute une profondeur insoupçonnée a irisé de beauté cette pièce.

Mais le plus beau restait à venir avec la Sonate en la mineur K310. Nous avons écouté deux fois cette sonate durant ce festival et heureusement, Perahia a été le dernier. On ne peut imaginer interprétation plus aboutie. Les doigts capables de la plus grande douceur comme de la plus grande fermeté, les nuances subtilement amenées, le rythme assoupli sans faiblesse, et surtout des phrasés admirables de beauté. Le mouvement lent a été si chantant, si profond. Cet hommage probable à la mère du compositeur, morte autour de la composition de cette sonate, la seule en mineur de Mozart, ne peut aujourd'hui trouver interprète plus sensible.

Le Mozart de Perahia, dès ses premiers concerts et enregistrements dans les années 70/80 (ses concertos enregistrés en une intégrale patiente restent mes préférés), est incomparable de synthèse des éléments de « Sturm und Drang » et de joie de vivre contenus dans la musique du divin Mozart.

Les quatre pièces de Brahms de ses derniers opus pour le piano sont remplies de réminiscences et de mélancolie. La richesse harmonique, la complexité de composition, la liberté formelle, sont du Brahms expérimentateur de presque toutes les possibilités du piano. Là aussi, c'est la synthèse, l'harmonie entre ses divers aspects qui font la grandeur de l'interprétation de Perahia. Les moyens pianistiques sont fabuleux et les doigts semblent toujours capables d'aller plus loin. Seule la retenue de l'interprète modère les emportements auxquels de plus « jeunes » pianistes ne savent résister. Les paysages intérieurs suggérés sont d'une profondeur toujours plus troublante. Un Brahms lumineux et encore subtilement amoureux de la vie.

« Leçon de philosophie » en musique

Un pas de plus est franchi dans ce sondage des sentiments intérieurs avec la sonate « Hammerklavier » de Beethoven en deuxième partie du concert. Nous l'avons écouté sous les

doigts athlétiques de Nelson Goerner sans être convaincu.

Avec Perahia, homme d'immense culture qui sait placer chaque compositeur dans son monde, Beethoven est sous ses doigts, le démiurge puissant qui sombre dans la surdité au monde extérieur mais qui développe dans son écriture des confessions inouïes.

Un Beethoven au toucher clair comme dans Mozart, sombre et puissant, sans jamais la moindre dureté ni violence. On se demande en écoutant Perahia comme il lui est possible de rester toujours élégant et concentré avec une telle intensité expressive. Comme une image d'un idéal Patricien, ou même Athénien, philosophe capable de distance pour mieux être empathique avec les émotions contenues dans de simples notes de musique. Le langage musical prend tout son sens avec Murray Perahia. Les mots sont peu capables de rendre compte de cela... Le premier mouvement développe des nuances incroyablement creusées, un rythme toujours relancé et toujours dans cet admirable son clair et harmonieux. Le deuxième mouvement a comme la légèreté d'un rêve d'avenir heureux. Cette construction originale nous conduit lors du troisième mouvement, sans possibilité de distanciation, à percevoir le désespoir et la volonté de tenir d'un musicien sourd qui se concentre sur son monde intérieur si riche en ombres. Une âme aux prises avec les déceptions du réel qui s'arc-boute pour résister au désespoir qui se développe sans relâche. Bien souvent les larmes piquent au bord des paupières... Ce voyage dans l'intime nous brise. Et le final si long si puissant construit une fugue vers la lumière de l'âme qui ne peut se résoudre au néant et aspire à la beauté.

Murray Perahia est plus qu'un grand interprète, c'est un immense artiste humaniste. Il a su faire comprendre avec tact au public ravi mais comme toujours avide de plus, toujours plus, qu'aucun bis ne devait défaire ce concert si bien construit se terminant sur une leçon de philosophie en musique.

Compte rendu concert ; Toulouse ; Halle-aux-Grains, le 26 septembre 2016 ; Joseph Haydn (1732-1809) : Variations en fa mineur, Hob. XVII.6 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Sonate pour piano en la mineur K.310 ; Johannes Brahms (1833-1897) : Ballade en sol mineur, opus 118, n°3 ; Intermezzo en do majeur, opus 119, n°3 ; Intermezzo en mi mineur, opus 119, n°2 ; Intermezzo en la majeur, opus 118, n°2 ; Capriccio en ré mineur, opus 116, n°1 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Sonate pour piano n°29 en si bémol majeur Op.106, dite « Hammerklavier » ; Murray Perahia, piano.

**Compte rendu concerts. 37ème
édition de Piano aux Jacobins
; Toulouse ; Cloître des
Jacobins ; Le 23 septembre
2016. Saint-Saëns, Chopin, Mel
Bonis, Cheminade
Debussy, Liszt. Philippe
Bianconi, piano.**



Compte rendu, concert. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 23 septembre 2016 ; Camille Saint-Saëns ; Frédéric Chopin ; Mel Bonis; Cécile Cheminade ; Claude Debussy ; Frantz Liszt ; Philippe Bianconi, piano. Entre palme de l'originalité et celle de la poésie, la Muse ne saura laquelle préférer pour **Philippe Bianconi**. Le récital qu'il a présenté est particulièrement abouti et d'une belle originalité. Le parti pris de

ne jouer **que des danses** aurait pu lasser sous des doigts moins expressifs. Mais Philippe Bianconi est à la fois un poète et un grand virtuose. La musique pour piano de **Saint-Saëns** est exigeante et pas toujours facile d'accès. Philippe Bianconi a su ne rien laisser de côté, ni une virtuosité parfois exacerbée pour elle-même, ni une complexité harmonique et rythmique déconcertante, ni surtout un style très particulier qui doit donner l'impression de la facilité et de l'élégance à tout prix. **Les Mazurkas et la valse de Chopin** ont été magiques. La délicatesse des Mazurka sous des doigts de velours, a libéré une ensorcelante mélancolie. Ce Chopin est pure poésie, il passe comme un rêve. Tout est libre en apparence sous des doigts si habiles à faire oublier que le piano est un instrument de percussion. Tout n'est que ligne, nuances extatiques, couleurs mouvantes.

Danses avec un poète du piano

Deux femmes ont été distinguées par notre poète du piano, exactes contemporaines de Saint-Saëns et Debussy. La Barcarolle de **Mel Bonis** est ample dans l'usage fait du piano qui sonne large et virtuose tout en étant très expressif. La Mazurk' suédoise de **Cécile Cheminade** est contrastée et d'un caractère passionné. Ces deux trop courtes pièces nous ont

permis de distinguer combien il est injuste de sous estimer ces compositrices nées dans l'ombre masculine, mais ayant trouvé un style d'expression personnel et qui mérite notre attention. La mazurka choisie de Debussy sonne un peu sage et presque raisonnable à coté des deux dames...

Pour finir sur une apothéose et d'une puissance rare, Philippe Bianconi aborde deux étonnantes pages de **Liszt. La valse-impromptu** démarre avec un sens de l'humour malicieux puis développe sous des doigts funambulesques, un rythme de plus en plus entraînant puis des hésitations pleines de séduction relancent le thème. Philippe Bianconi dispose d'une virtuosité aristocratique ne semblant que facilité.

Dans la **Méphisto-valse 1**, il se transforme en diable grand seigneur à l'inquiétante séduction tout à fait charismatique, non dénuée d'humour noir. Son articulation d'une précision d'horloger suisse, ses nuances très creusée et des couleurs d'arc en ciel font de cette pièce souvent uniquement virtuose sous des doigts moins experts, un petit théâtre de l'horreur infernale. Il n'est pas fréquent d'entendre ainsi cette pièce éblouissante sans rien perdre d'une lisibilité de chaque instant avec un caractère si trempé. Ce diable nous ferait le suivre ou il voudra...

C'est la variété de jeu de Philippe Bianconi qui a permis de déguster sans relâchement une suite originale de danses pianistiques. Le public a été charmé et a obtenu deux bis faisant **une ovation à un véritable poète du piano**.

Compte rendu concerts. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 23 septembre 2016 ; Camille Saint-Saëns (1875-1921) : Suite en Fa majeur, op.90 ; Valse canariote op.88 ; Valse langoureuse en mi majeur, op.120 ; Etude ne forme de valse, op.52 n°6 ; Frédéric Chopin (1810-1849) : Trois mazurkas op.59 ; Valse en la bémol, op.42 ; Mel Bonis (1858-1937) : Barcarolle ; Cecile Chaminade (1857-1944) : Mazuk' suédoise ; Claude Debussy (1862-1918) :

Mazurka ; Frantz Liszt (1811-1886) : Valse-impromptu ; Méphisto-valse 1 ; Philippe Bianconi, piano.

Compte rendu concerts. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 20 septembre 2016. Récital de Jeremy Denk, piano

Compte rendu concerts. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 20 septembre 2016. Voyage dans la musique entre 1300 et l'an 2000. Jeremy Denk, piano. J'ai lu (dans le New York Times) que ce pianiste mérite d'être écouté quelque soit le programme proposé. Tout a fait dubitatif mais intrigué je dois avouer que je ne vois pas quoi dire d'autre après cet admirable concert promenade proposé par le pianiste américain Jeremy Denk.

Imaginez un voyage musical qui permet de comprendre la construction et l'évolution de la musique occidentale entre 1300 et les années 2000. Cette proposition très iconoclaste l'autorise à jouer sur un clavier tempéré des œuvres vocales écrites en modes. Les compositions de Machaut, Binchois et Ockeghem sont sous les doigts si sensibles de Jeremy Denk... hors du temps et nous « parlent » à travers les âges avec une émotion très particulière. La délicate et fragile mélodie de Binchois terminera le concert comme elle l'a commencé en une boucle qui achève de nous faire perdre les repères temporels.

Quelle intelligence !

Les artistes qui savent rendre le public plus intelligent au sortir d'un concert sont des artistes précieux et je crois que le public de Piano Jacobins en a été conscient ce soir : il



a même semblé particulièrement ravi. Cet enchaînement de pièces improbables au clavier tempéré, la première surprise passée, se révèlent des plus aptes à nous émouvoir par leur étrangeté. Ainsi la musique occidentale savante en deux heures peut se comprendre comme une mise en place de l'harmonie, de la mélodie puis du rythme. Le Zeffiro torna de Monteverdi est au piano aussi improbable ... qu'irrésistiblement séduisant.

La fin de la première partie permet d'arriver à un premier sommet avec Johann Sebastian Bach.

Jeremy Denk est un extraordinaire interprète de Bach, ses variations Goldberg sont acclamées au concert et son CD est admirable de beauté fluide. Son interprétation de la fantaisie chromatique et fugue en ré mineur, BWV 903 est époustouflante de vie et de précision rythmique. La richesse de cette partition en belles mélodies et architecture complexe montre le degré de perfection atteint par la musique savante et pourquoi Bach est un demi dieu.



Après l'entracte c'est le divin Mozart avec l'andante de la Sonate en sol majeur K. 283. Le charme, l'élégance, la ligne de chant infinie, les nuances subtiles et les couleurs douces : tout est enchantement.

Beethoven suit tout naturellement avec une énergie rythmique qui bouscule le cadre. Schumann apporte une complexité

harmonique et une densité de toucher qui préparent Wagner. Chopin apporte la virtuosité sensible du piano, le legato qui va jusqu'au belcanto. L'interprétation de l'adaptation par Liszt de la Mort d'Isolde de Wagner est un bouleversant moment de piano roi, à la virtuosité faite musique. Jeremy Denk est un virtuose accompli qui rend lisible tous les plans et sait doser les nuances jusqu'à un fortissimo quasi orchestral.

Brahms ensuite aborde la déconstruction sur le plan harmonique ; il bouscule les rythmes avec un Intermezzo. Schoenberg va toujours plus loin dans cette liberté prise. Debussy apporte de nouvelles couleurs et propose un tout « autre piano ». Poulenc déconstruit complètement le rythme. Stockhausen fait perdre tout repères tonal, Glass abolit la pesanteur, et Ligeti ne permet aucun repère, mis à part la perte des repères connus...

Et Binchois revient, tout simple et comme perdu parmi nous, tout ébaubis.

Nous avons fait un Grand Voyage avec un guide fulgurant. Un pianiste de haut rang, un musicien délicat, un pédagogue plein d'humour. Oui, Jeremy Denk est un Grand Artiste à réécouter dès que possible.

Compte rendu concerts. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 20 septembre 2016. Œuvres de : Machaut ; Binchois ; Ockeghem ; Dufay ; Deprez ; Janequin ; Byrd ; Gesualdo ; Monteverdi ; Purcell ; Scarlatti ; Bach ; Mozart ; Beethoven ; Schumann ; Chopin ; Wagner/Liszt ; Brahms ; Schoenberg ; Debussy ; Poulenc ; Stockhausen ; Glass ; Ligeti ; Jeremy Denk, piano.



Compte rendu, concert. Toulouse ; Halle-aux-Grains, le 17 septembre 2016. Beethoven, Berlioz. Ch. Zacharias, Tugan Sokhiev



Compte rendu concert. Toulouse ;
Halle-aux-Grains, le 17
septembre 2016 ; Ludwig Van
Beethoven (1770-1827) Concerto
l'Empereur ; Hector Berlioz
(1803-1869) : Symphonie
Fantastique ; Christian

Zacharias, piano ; Orchestre National du Capitole de
Toulouse ; Direction, Tugan Sokhiev. **La rentrée musicale de
l'Orchestre du Capitole a cette année été fracassante. Le**

programme d'abord, associant deux œuvres phares du romantisme et fondatrices de l'histoire de la musique. Le dernier Concerto de Beethoven qui dépasse en ampleur tout ce qui avait été composé pour le genre jusque là et pour longtemps. Ce Concerto l'Empereur n'a que rarement autant mérité son nom. Et en deuxième partie la symphonie la plus imaginative, véritablement révolutionnaire tant par la place que prend l'artiste dans son œuvre que par l'originalité de l'orchestration, coup d'essai et de maître du jeune Berlioz : La symphonie Fantastique.

L'art des associations, la fougue éternelle du romantisme

D'autre part, l'association de deux personnalités charismatiques et artistiques ne va pas de soi pour créer une rencontre au sommet. Nous avons eu ce soir à Toulouse l'association entre un pianiste admirable de musicalité, **Christian Zacharias**, et un tandem d'exception, **Tugan Sokhiev** et ses musiciens toulousains.

L'Empereur d'abord nous a permis d'être emporté dans un flot musical ininterrompu, sublime de rythme dansant et de chant nuancé. L'orchestre a su accepter la vision de Christian Zacharias, version délicate et nuancée au delà de l'habituel. Pour avoir entendu Tugan Sokhiev diriger ce Concerto avec Léon Fleischer en 2012, il a été possible de mesurer l'admirable adaptation à la richesse d'articulation, la somptuosité des nuances exacerbées, le rythme souple mais entraînant de Christian Zacharias. Ce pianiste est incroyablement sensible



aux caractéristiques musicales de la partition qu'il interprète à l'opposé d'un Goerner, cette semaine. Zacharias sait que Beethoven est un héritier de Mozart et qu'il a brisé le moule du concerto mais sans la violence que certains interprètes y mettent : il contient de la délicatesse et de la puissance mais sans violence. Cet équilibre dans son jeu est incroyablement apte à nous faire entendre autrement ce concerto, chambriste, autant que symphonique et pianistique. Le premier mouvement est plein de fougue, d'élasticité dans le rythme. Jamais aucun accord n'est lourd, tous rebondissent et ne s'écrasent jamais. La direction de Tugan Sokhiev accentue cette élégante énergie rythmique si importante dans Beethoven. Les nuances de l'orchestre répondent à celles du piano et inversement Zacharias soupèse et apprécie chaque intervention de l'orchestre en connaisseur, lui qui dirige si bien et pas seulement de son piano. Le deuxième mouvement si délicatement phrasé et nuancé crée un rêve dont personne ne voudrait s'évader. Il faut le charme du final, son alacrité pour accepter de passer à autre chose après les accords de transitions si émouvants entre les deux derniers mouvements. C'est une fête de la pulsion de vie qui termine le Concerto !

Le pianiste a soulevé l'enthousiasme du public et a offert une page aérienne de Scarlatti en bis.



En Deuxième partie, Tugan Sokhiev a développé sa conception de la partition de **Berlioz** qu'il affectionne tant. Il prend à bras le corps cette musique si intense, demande à l'orchestre une passion inhabituelle, des couleurs franches, parfois laides dans le Dies Irae mais d'une beauté sensuelle dans le bal ou la scène aux champs. Les nuances sont creusées au plus profond, chaque instrumentiste dévoile son amour pour

l'œuvre. Je conçois que des générations habituées au côté « français » de cette partition, trop sagement interprétée, avec des cordes fragiles et des cuivres discrets, ne souscrivent pas à un tel choix. Je suis pour ma part persuadé que disposant d'un orchestre de cette trempe, **Hector Berlioz** lui même aurait donné toute la mesure de cette partition sans retenue comme l'a fait Tugan Sokhiev ce soir. La passion d'un artiste n'a rien de purement français ni d'obligatoirement mesuré. C'est toute la démesure de l'œuvre qui a été offerte au public. Et Tugan Sokhiev sait habiter les silences comme peu. L'ovation faite à l'orchestre et son chef vaut validation par une salle peine à craquer (avec des demandes de places non honorées). Oui la passion est toute entière au service de la musique à Toulouse. La saison s'annonce passionnante.

Compte rendu concert. Toulouse ; Halle-aux-Grains, le 17 septembre 2016 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Concerto n°5 pour piano et orchestre en mi bémol majeur, op.73, « L'Empereur » ; Hector Berlioz (1803-1869) : Symphonie Fantastique, op.14 ; Christian Zacharias, piano ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Direction, Tugan Sokhiev.

Illustration : Christian Zacharias © H Scott

**Compte rendu, concert. 37ème
édition de Piano aux
Jacobins ; Toulouse, le 21
septembre 2016. Beethoven,**

Bartók, Liszt, Scarlatti...

Boris Berezovsky, piano

Compte rendu concerts. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 21 septembre 2016. Ludwig Van Beethoven ; Béla Bartók ; Frantz Liszt ; Domenico Scarlatti ; Igor Stravinski ; Boris Berezovsky, piano. Des grands pianistes il y en a, mais un géant comme Berezovsky je n'en connais d'autre, de cette force vive, avec ce calme. Son Beethoven est fin, délicatement phrasé, nuancé avec art. Le rythme est bondissant, ferme et stable. L'héritage mozartien est assumé comme l'élargissement du cadre de la sonate. Un grand moment de piano, pondéré, loin des excès que certains y mettent (Nelson Goerner, ici même... il y a peu). Ce sont les pièces de Bartók qui montrent les extraordinaires capacités physiques du pianiste. De l'exigeante Sonate, il ne fait qu'une bouchée, assumant crânement ses moments de violence. Les trois Etudes ont été enchaînées selon sa demande, dans un français exquis, avec trois études de Liszt. La fraternité de transcendance entre les deux compositeurs est saisissante. On comprend mieux la rareté de ces études de Bartók, tant la puissance et la virtuosité exigées sont immenses. Berezovsky domine toute partition. L'aisance souveraine en une simplicité de jeu dans une probité rarissime est un alliage des plus précieux. Quand je pense à certains qui histrionisent leur jeu, **le calme olympien de Berezovsky est un baume**. Son Liszt est de la même eau. Toute la construction des divers plans est organisée, sans chercher à appuyer la basse ou le chant. Ce Liszt est certain de la capacité du public à chercher dans ces notes si nombreuses, qui la mélodie, qui les arpèges, qui la basse, qui Ce petit effort dans l'écoute pour le spectateur est récompensé par une sorte de plénitude. Tout est là, rien ne manque et la musique règne souveraine de beauté.

Le pianiste russe nous a offert un programme copieux, rare,
passionnant

Boris Berezovsky ou le piano monde



En deuxième partie, sacrifiant à une sorte de mode cette année, il aborde à sa manière fluide et délicate trois petites Sonates de Scarlatti. Moment de pure grâce récréative. Car les deux œuvres suivantes sont colossales. La Sonate de Stravinski semble rendre hommage à l'âge classique mais est en fait d'une grande difficulté. Cette apparente simplicité d'écoute et l'absence de démonstrativité sont probablement les raisons de cette

rareté dans les programmes des concerts. Berezovsky est impérial de hauteur technique et de don à son public. Sans la moindre fatigue apparente après ce vaste programme, Boris Berezovsky fait de la suite de Petrouchka une fête de la musique. Un piano sans limites qui peut aussi bien faire pleurer par sa délicatesse qu'impressionner par sa puissance orchestrale. Oui, Boris Berezovsky est le plus immense pianiste, capable de tout jouer et qui donne à son public généreusement la beauté dans la modestie accomplie, celle de moyens personnels incroyables et de travail qu'on sait colossal. Boris Berezovsky dans ce concert, a fait le don total d'un artiste accompli. Cet immense artiste a encore offert deux bis flamboyants à son public conquis et exigeant.

Compte rendu concerts. 37 ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 21 septembre 2016. Ludwig Van Beethoven (1770- 1827) : Sonate pour piano en mi bémol majeur « Quasi una fantasia » Op. 27 n°1 ; Béla Bartók (1881-1945) : Sonate pour piano ; Trois études op 18 SZ 72 ; Frantz Liszt (1811-1886) : Trois études ; Domenico Scarlatti (1685-1757) : Trois sonates ; Igor Stravinski (1940-1971) : Sonate pour piano ; Petrouchka, suite ; Boris Berezovsky, piano.

Illustration : David Crooks

Compte rendu concert. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins. Le 13 septembre 2016. Mozart, Ravel, Chopin, Liszt. Lucas Debargue, piano.



Compte rendu concert. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins. Le 13 septembre 2016. Mozart, Ravel, Chopin, Liszt. Lucas Debargue, piano. Ce jeune pianiste dénote une personnalité affirmée et une belle originalité. Le programme admirablement construit lui a permis de développer une science du piano qui termine son récital

crescendo, s'achevant en apothéose. D'abord un **Scarlatti**

lumineux, admirablement articulé et très plaisant pour nous mettre l'oreille en éveil. Puis la **Sonate de Mozart K.310**, déjà entendue sous les (lourds) doigts de Richard Goode mardi dernier, a été abordée avec beaucoup de nuances et un touché bondissant. L'équilibre entre Sturm und Drang et élégance a été parfait. Un peu plus de legato et de chant dans le deuxième mouvement auraient d'avantage comblé.

LUCAS D. : un sensationnel virtuose à suivre

La Ballade de Chopin a été virtuose, active, vivifiante. Point de mélancolie dans cette pièce et une joie d'un piano triomphant. Le Chopin de Lucas Debargue cherche un peu à rivaliser avec Liszt.

Après l'entracte, **le triptyque de Gaspard de la nuit de Ravel** a monté d'un cran la virtuosité transcendante. Ondine a été d'une eau claire avec des doigts d'une précision et d'une délicatesse extrême. L'importance des nuances fait passer d'une eau pure à un tsunami final.

Le Gibet impressionne mais ne glace pas. La mise en valeur des différents plans est très réussie avec un glas que rien ne fait diminuer. Les effets pianistiques sont ahurissants de précision. Mais un peu plus d'imagination est nécessaire pour évoquer le romantisme de cette abominable scène de gibet.

Scarbo est la pièce la plus réussie entre la virtuosité triomphante et l'évocation du personnage cherchant à danser et à s'alléger de sa condition. Le toucher de Lucas Debargue est d'une précision admirable et rien de vient troubler le geste pianistique grandiose. Le final est proprement halluciné, hallucinant.

Pour terminer le programme la première **Méphisto-valse** achève de nous convaincre que nous tenons là, un virtuose à la manière d'un Evgeny Kissin. Les doigts volent sur le clavier, les notes fusent de tous cotés et la danse infernale subjugué,

mais toujours dans la clarté de l'articulation. Un très grand moment de piano nous a été offert par ce jeune prodige. Avec la maturité, il saura sortir d'une sorte de complétude à s'écouter jouer, gagnera en expression et en legato. Mais déjà les moyens considérables du pianiste méritent toute l'admiration et l'attention du public. Trois bis ont été généreusement offerts (Scarlatti et Chopin) par un artiste en nage mais heureux. Pianiste plein de promesses, désormais à suivre.

Domenico Scarlatti (1685-1757) : Sonate n° 432 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Sonate pour piano en la mineur K.310 ; Frédéric Chopin (1810-1849) : Ballade n°4 en fa mineur, op.52 ; Maurice Ravel (1875-1937) : Gaspard de La nuit ; Frantz Liszt (1811-1886) : Méphisto-Valse n°1 ; Lucas Debargue, piano.

Illustration : © Evgeny Eutukhov

**Compte rendu, concert ;
Paris ; Philharmonie de
Paris, le 16 septembre 2016 ;
Robert Schumann (1810-1856) :
Scènes du Faust de Goethe ;
Chœur d'enfants et Chœur de**

L'Orchestre de Paris ; Orchestre de Paris ; Daniel Harding, direction.

L'Orchestre de Paris a donné ce soir son premier concert sous la direction de son neuvième chef attitré. **Daniel Harding** a choisi une œuvre aussi rare que belle et difficile : **Les Scènes du Faust de Goethe de Robert Schumann.**



Vaste partition en forme d'oratorio, elle requiert outre un orchestre fourni, un grand chœur et un chœur d'enfants ainsi que de nombreux solistes dont trois voix d'enfants. Daniel Harding a donc tenu dans sa main de velours, ferme et vivifiante près de 300 musiciens et chanteurs. Le résultat est enthousiasmant. La partition de Schumann est la seule, et je pèse mes mots, à rendre compte de la dimension philosophique de l'immense ouvrage de Goethe : Gounod a écrit d'avantage une Margarethe qu'un Faust et Berlioz a manqué de profondeur même si il a su rendre compte de la dimension fantastique comme nul autre. Daniel Harding a pris à bras-le-corps la partition schumanienne et a su la mener à bon port c'est à dire vers l'au-delà. Une direction ferme, nuancée, dramatique mais également pleine de délicatesse et de finesse. Une attention permanente aux équilibres parfois complexes nous a permis d'entendre chaque mot de Goethe y compris avec les enfants solistes remarquables de présence fragile et émouvante.

Un Faust magistral



Les solistes ont tous été choisis avec soin. Les deux sopranos **Hanna-Elisabeth Müller** et **Mari Eriksmoen** ont été remarquables de beauté de timbre, de lumière et d'implication dramatique. Deux très belles voix de sopranos qui sont en plus de très belles

femmes élégantes et rayonnantes. Le ténor d'Andrew Staples est une voix de miel et de texte limpide avec une grande noblesse. Les deux basses **Franz-Josef Selig** et **Tareq Nazmi** sont parfaits de présence, surtout le premier en malin. Bernarda Fink de son beau timbre noble et velouté a, dans chaque intervention, et parfois très modeste, marqué une belle présence d'artiste. Le grand triomphateur de la soirée est **Christian Gerhaher** dans une implication dramatique totale que ce soit dans Faust amoureux ou vieillissant et encore d'avantage en Pater Seraphicus et en Dr. Marianus. La voix est belle, jeune et moelleuse. Les mots sont ceux d'un liedersänger avec une projection parfaite de chanteur d'opéra. Ces qualités associées en font l'interprète rêvé de ces rôles si particuliers.

L'Orchestre de Paris a joué magnifiquement, timbres merveilleux, nuance subtiles et phrasés amples. L'orchestration si complexe de Schumann a été mise en valeur par des interprètes si engagés. Les chœurs très sollicités ont été à la hauteur des attentes et tout particulièrement les enfants. Ils ont été admirablement préparés par Lionel Sow, plus d'un a été saisi par la puissance dramatique des interventions.

Une très belle soirée qui est a été donnée deux fois (reprise le 18 septembre) une grande œuvre qui n'a et de loin, pas assez de présence dans nos salles. Sa complexité et le nombre

des interprètes ne sont pas étrangers à cette rareté. En tout cas la salle bondée a été enthousiasmée. Le public est là pour cette œuvre pourtant réputée difficile quand des interprètes de cette trempe nous l'offre ainsi. Le soir de la première toutes les places de la vaste salle de la Philharmonie ont été occupées. Daniel Harding a ainsi amorcé avec panache sa complicité avec l'Orchestre de Paris et avec le public.

Compte rendu concert ; Paris ; Philharmonie de Paris, le 16 septembre 2016 ; Robert Schumann (1810-1856) : Scènes du Faust de Goethe ; Hanna-Elisabeth Müller, Mari Eriksmoen, sopranos ; Bernarda Fink, mezzo-soprano ; Andrew Staples, ténor ; Christian Gerhaher, baryton ; Franz-Josef Selig, Tareq Nazmi, basses ; Chœur d'enfants et Chœur de l'Orchestre de Paris : Lionel Sow, Chef de chœur ; Orchestre de Paris ; Direction, Daniel Harding.

Photo : Silvia Lelli

**Compte rendu, concert. 37ème
édition de Piano aux Jacobins
; Toulouse ; Cloître des
Jacobins, le 15 septembre
2016 ; Johann Sebastian Bach
; Robert Schumann ; Ludwig
Van Beethoven. Nelson**

Goerner, piano.

Compte rendu, concert. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins, le 15 septembre 2016 ; Johann Sebastian Bach ; Robert Schumann ; Ludwig Van Beethoven. Nelson Goerner, piano.

Nelson Goerner fait partie des musiciens d'exception. Originaire d'Argentine, il est chez lui dans le monde entier. Son talent très tôt repéré et encouragé par Martha Argerich s'est développé magnifiquement et sa carrière internationale est fascinante.

Cet artiste aux moyens considérables a choisi pour son récital au Cloître des Jacobins un programme construit vers une apothéose.

Les Variations sur un air italien de Bach représentent une sorte de pâtisserie très décorée, portée en une virtuosité aérienne à la limite de la déstructuration. Nelson Goerner en a offert une interprétation mesurée et maîtrisée détaillant chaque petite note avec gourmandise. Comme un long fleuve tranquille sans contraste et avec très peu de nuance. Tout a passé comme un rêve, calme et apaisé.

GOERNER, presque Too much...



Puis les **Davidsbündertänze de Schumann** ont été absolument incroyables d'intensité musicale. La diversité que cette suite de pièces contient est sidérante. Nelson Goerner a plongé, et nous a entraîné, dans cet univers foisonnant où joie, excitation, douleur,

presque-folie ou paix s'enchaînent sans trêve. De toute évidence, les mimiques très expressives de Nelson Goerner nous

prouvent avec quelle intensité il vit complètement cette partition. Avec des moyens d'une puissance émotionnelle rare, il a saisi son auditoire. Que de couleurs, de nuances, de puissance ou de délicatesse sous ses dix doigts ! Un voyage inoubliable, sans pouvoir reprendre jamais notre souffle, dans l'univers Schumanien si fascinant des Davidsbündertänze.

En deuxième partie de programme Nelson Goerner s'est attaqué à la **Sonate Hammerklavier de Beethoven** que certains nomment « l'Himalaya du piano » : et j'ai bien l'impression que notre artiste a pris cette indication à la lettre !

Engagé, volontaire, presque halluciné par instants... on ne peut imaginer piano plus expressif, tirant toutes les possibilités en termes de variété de toucher, couleurs ou nuances du piano. Beethoven dans cet opus sort grandi, statufié en inaccessible génie. Ainsi il aurait perçu dans sa surdité réelle et son oreille visionnaire, toutes les possibilités du piano contemporain. C'est à cet extrême là que je me heurte. Si Beethoven sonne ainsi, peut on imaginer un au-delà ? Cette puissance sonore à la limite de l'agression pour des oreilles sensibles est peut être excessive. Mais le troisième mouvement d'une délicatesse à mourir de beauté est si incroyable... Si métaphysiquement accompli... Le final hallucinant de fermeté, de structure sublimée et de force digitale surhumaine est à peine soutenable.

Nous sommes loin très loin de ce qui se propose en terme de poésie et de subtilité dans les « version renseignées » sur pianoforte. Nelson Goerner dans la plénitude de ses moyens phénoménaux a proposé une version insurpassable de puissance de l'opus 106. Cette interprétation me fait d'avantage penser à une œuvre shakespearienne baroque et excessive qu'à une oeuvre d'un compositeur classique ouvrant la voie au romantisme.

En bis Nelson Goerner offre un Nocturne de Chopin, poétique et délicat nous rappelant quel artiste sensible il sait être. Mais pour terminer, il nous a asséné le coup de grâce par une

puissance quasi orgiaque dans une étude du russe Felix Blumenfeld pour la seule main gauche.

Compte rendu concerts. 37ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins ; Le 15 septembre 2016 ; Johann Sebastian Bach (1685-1750) : Air varié dans le style italien BWV.989; Robert Schumann (1810-1856) : Davidsbündertänze, Op.6 ; ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Sonate pour piano n°29 en si bémol majeur, « Hammerklavier » Op.106 . Nelson Goerner, piano. Illustration: (c)Jean-Baptiste-Millot

Compte rendu concert. 37ème édition de Piano aux Jacobins. Toulouse , Cloître des Jacobins, le 14 septembre 2016 ; Johann Sebastian Bach; Johannes Brahms ; Robert Schumann ; David Fray, piano.

Compte rendu concert. 37ème édition de Piano aux Jacobins. Toulouse , Cloître des Jacobins, le 14 septembre 2016 ; Johann Sebastian Bach; Johannes Brahms ; Robert Schumann ; David Fray, piano. David Fray est enfant du pays toulousain puisqu'il est originaire de Tarbes. Il est chez lui au Festival des Jacobins car dès ses premiers concerts il a été

invité par la clairvoyante Catherine d'Argoubet. Il revient régulièrement à Toulouse tout auréolé de ses succès internationaux et de l'excellent accueil fait à ses enregistrements, tous plébiscités par public et critique. Ce musicien est certes doué, mais surtout il a une personnalité attachante et une véritable originalité d'artiste dans un paysage musical mondial parfois trop policé.

Promesses tenues !



Pour son récital à Toulouse, il a joué de très larges extraits du Livre 1 du Clavier bien tempéré de JS Bach. Dans une position parfois très en arrière et en apparence détendue, voir relâchée, il a joué son Bach. En effet, sa manière est

unique. D'abord un toucher d'une extraordinaire beauté, ferme mais souple. Beaucoup de nuances dans les reprises, un phrasé extraordinairement conduit jusqu'au fond des mélodies. Un détail de chaque note prise dans une coulée de beauté. Un attachement à une précision de chaque voix, une mise en valeur des harmonies subtiles le tout avec un naturel et un chic rares. Une sorte de piano olympien, dégagé des humains soucis. Tout du long de la promenade proposée, nous sommes dans les cieux et non sur terre. Marche dans les nuages, vol au-dessus des paysages montagneux, nuit étoilée ou soleil dans tout le nycthémère, et voyage dans les étoiles aussi. Une vraie et originale manière de rendre hommage au père Bach tout en s'appropriant la variété de ses partitions. Et n'oublions pas de signaler la belle énergie et même la joie dans les moments de superpositions de plusieurs voix en canon ou fugues.

Après ce voyage apaisant et vivifiant David Fray a osé nous proposer un dialogue de grande qualité entre Schumann et Brahms. Des œuvres assez rares et très belles ont ainsi pu se répondre. Le Schumann passionné et engagé de la Novelette n°8 est allé jusqu'à la colère. Le Brahms des variations sur un thème de Schumann a été kaléidoscopique. Variété de couleurs et de nuances poussées jusqu'au plus loin. Puis dans la Fantaisie op.116, une audace de sentiments exposés jusqu'au bord de la fusion entre le pianiste et son instrument. David Fray a une belle personnalité musicale depuis ses premiers concerts mais l'évolution qui est la sienne le conduit à oser une charge émotionnelle puissamment partagée. « L'émotion particulière » qu'il vit dans cette salle capitulaire, ainsi qu'il l'a dit avant ses bis, a bien gagné son jeu. Ce soir tout particulièrement, David Fray a été flamboyant. Le romantisme assumé, la puissance maîtrisée, et la perfection pianistique ont enchanté le public. Quatre bis ont été offerts entre plusieurs Chopin, le Bach (dédié à Catherine d'Argoubet), a été le moment le plus magique. Un grand artiste qui tient admirablement les promesses de ses premières années.

Compte rendu, concert. 37 ième édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins. Le 14 septembre 2016 ; Johann Sebastian Bach (1685-1750) : Le clavier bien tempéré livre 1, extraits ; Johannes Brahms (1833-1897) : Variations en fa dièse mineur, sur un thème de Schumann, op.9 ; Fantaisies, op.116 ; Robert Schumann (1810-1856) : Novelette n° 8 en fa dièse mineur, op.21 ; David Fray, piano. – Photo : Sergey Grachev

Compte rendu, concerts. 37 ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins. Les 6 et 7 septembre 2016. R. Goode, C.Zacharias.

Compte rendu, concerts. 37 ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins. Les 6 et 7 septembre 2016. R. Goode, C.Zacharias. La fin des vacances et la rentrée des petits et grands ne représente pas le meilleur moment de l'année. Pourtant à Toulouse la rentrée est source de joie par le début du Festival Piano aux Jacobins. Le cadre du Cloître des Jacobins, la météo clémente, créent depuis 37 années le développement de soirées musicales d'exception. Ensuite un tuilage avec la saison symphonique de la Halle-aux-Grains dans un concert commun lance la riche saison musicale toulousaine et tout s'enchaîne. Cette première semaine nous a permis d'assister aux deux premiers concerts placés sous une météo des plus estivales.

Le 6 septembre 2016 ; Richard Goode, piano. Richard Goode a  une nouvelle fois ouvert le festival. Cet invité régulier du festival représente le fleuron de l'école américaine de piano. Sa présence en Europe est bien trop rare car ses activités dans le nouveau monde sont multiples, entre autre il est le co-fondateur du prestigieux festival de Marlboro. En 2011, nous avons été subjugués par la musicalité de cet immense artiste. Ce soir n'a pas été placé sous le signe de cette musicalité d'altitude. Si les moyens du pianiste sont toujours aussi fascinants, une ligne de force constante et une certaine dureté ont dominé ses choix interprétatifs. Dans la

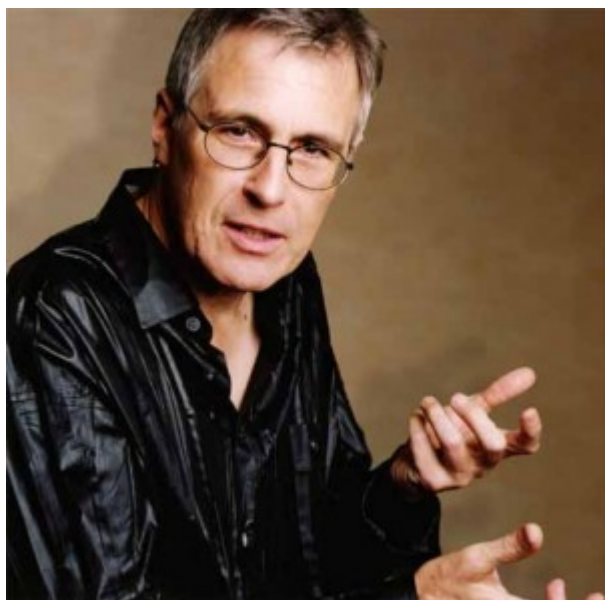
sonate de Mozart, la frappe ferme et une sorte de raideur ont certes mis en lumière la noirceur contenue dans l'oeuvre mais ont empêché de déguster le charme et l'élégance que la Sonate contient. Les pièces extraites du **Sentier herbeux de Janacek** ont été toutes comme lissées sur un même moule, dans une même lumière et une unique couleur un peu vague. Cela a créé une belle respiration dans le programme.

Ensuite la violence de son **Brahms** a surpris par le manque de sentiment. Un Brahms noir et puissant sans concession. La richesse harmonique, la complexe charpente des pièces a été dessiné avec art, mais sans la moindre souplesse et tout romantisme a été absent.

Les extraits du **Livre II des Préludes de Debussy** ont été abordés avec une sonorité pleine, beaucoup de pédale, une franchise de ton qui a évité la subtilité de couleurs attendue. L'effet est étrange car c'est comme si une sorte de saturation, de lumière constamment solaire empêchait cet esprit français si sensible dans les compositions de Claude de France, de se révéler.

En fin de programme, dans le grande Sonate n°31 de Beethoven, Goode a été royal et triomphant soulevant l'enthousiasme du public. Ce grand spécialiste de Beethoven, qui a gravé sonates et concertos dans des versions acclamées, a dominé avec puissance la belle partition.

Son Beethoven est charpenté et incisif, parfois un peu massif mais toujours irrésistible. La structure comme dégagée au scalpel, avec des graves très sonores permet une interprétation majeure. La grandeur beethovénienne a été ainsi portée au firmament par un pianiste aux moyens vertigineux dans une cataracte sonore très impressionnante.



Le 7 septembre 2016 ; Christian Zacharias, piano. Le lendemain le concert de Christian Zacharias a été tout autre. D'aucun ont été amené à penser que le piano avait dû être changé... C'est cela la richesse de ce festival : proposer de soirs en soirs des visions si différentes de la musique sur un seul et même piano. Christian Zacharias et un musicien

complet, soliste, chambriste, chef d'orchestre et compositeur. Dans sa présence au piano et dans ses interprétations cette complémentarité musicale est présente. Il a fait le choix d'un programme surprenant abordant deux compositeurs plutôt réservés aux clavecinistes. Son bouquet de **Sonates de Scarlatti** a permis un développement de subtilités de couleurs, des tempi nuancés, tout à fait inhabituels. La fantaisie a été le maître mot de cette interprétation si personnelle qui jamais n'a manqué d'élégance et a su doser une certaine pointe d'humour. Le changement de couleurs, de toucher et l'aération dont son jeu a été porteur, ont construit une interprétation lumineuse et délicate de la **Sonatine de Ravel**. Christian Zacharias rend clairement à la fois l'hommage aux anciens contenus dans la pièce de Ravel, et toute la modernité du propos. Un grand art de musicien. En effet rendre limpide le texte et le sous-texte musical avec cette simplicité est admirable et rare.

Les **Sonates de Padre Soler** ont également été pleines d'esprit et de malice. La main droite d'une présence incroyable a signé l'atmosphère hispanique des sonates. Cette mise en lumière de l'architecture avec cette jubilation a créé un moment aussi léger que spirituel plein de bonheur.

Avec la dernière partie consacrée à **Chopin**, le génial interprète a comme ouvert une dimension supplémentaire en terme de puissance émotionnelle et d'immenses moyens

pianistiques assumés. Les Mazurkas sont des partitions difficiles en ce qui concerne le sentiment et l'interprétation dans une mélancolie luttant contre le plaisir du souvenir passé. Plus que les Polonaises, elles chantent l'attachement de Chopin à son passé polonais.

L'esprit et la délicatesse des phrasés, la beauté des couleurs, le rubato élégant, tout un monde de poésie est né sous les doigts magiques de Christain Zacharias. Et que dire de la virtuosité fulgurante, et la puissance orchestrale dont il est capable !

Un musicien d'exception a enchanté le piano, comme le cloître pour la plus grande joie du public (concert complet ayant refusé du public). Il est certain que **le concert de Christian Zacharias avec Tugan Sokhiev et l'Orchestre du Capitole le 17 septembre prochain à la Halle-aux-Grains** atteindra des sommets de musicalité avec le si extraordinaire 5ème Concerto de Beethoven !

Merci à Catherine d'Argoubet qui sait programmer des artistes si beaux et si divers avec cette constance dans la stimulation de l'écoute.

Compte rendu concerts. 37 ème édition de Piano aux Jacobins ; Toulouse ; Cloître des Jacobins. Richard Goode et Christian Zacharias.

Le 6 septembre 2016 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Sonate pour piano en la mineur K.310 ; Leos Janacek (1854-1928) : Sur un sentier herbeux, extraits ; Johannes Brahms (1833-1897) : 6 pièces Op.118 ; Claude Debussy (1862-1918) : Extraits du livre II des préludes ; Ludwig Van Beethoven (1770- 1827) : Sonate pour piano n°31 en la bémol majeur, Op.110 ; Richard Goode, piano.

Le 7 septembre 2016 ; Domenico Scarlatti (1685-1757) : Sonates en mi majeur K.162, en do mineur K.226, en mi bémol majeur K183, en fa mineur K. 183, en fa mineur K.386 ; Maurice Ravel (1875-1937) : Sonatine ; Padre Antonio Soler (1729-1783) : Sonates en sol mineur N°87, en ré mineur N°24, en ré majeur

N°84, en ré bémol majeur N°88 ; Frédéric Chopin (1810-1849) :
Scherzo N°1 en si mineur, Op.20 ; Mazurkas N°1 en ut dièse
mineur, Op.41, en la mineur, Op. Posthume (KK2B n°4), en la
mineur Op.17 n°4 ; en ut dièse mineur Op.30 n°4 ; Scherzo en
si bémol mineur, Op.31 n°2 ; Christian Zacharias, piano.